

artdeville

ARCHITECTURE -- ENVIRONNEMENT URBAIN - CULTURE | N° 51 | hiver 2016 | OFFERT

éditions chicxulub
diffusé de Montpellier à Toulouse dans certains lieux publics.

Les plus belles

maisons contemporaines

d'Occitanie / Pyrénées-Méditerranée



EXCLUSIF 20mn au nord de MONTPELLIER. Sur un terrain de 1,5 ha, clos de pierres sèches, demeure de 420m² au cachet incomparable + dépendances. A l'étage trois très spacieuses suites d'environ 50 m². Jacuzzi, potager-jardin de curé, volière, piscine chauffée et clôturée, cuisine d'été équipée de 80 m². Garage et abris voitures.

SAINT GELY DU FESC. Dans le domaine très prisé du parc des Vautes, à l'abri des regards. 200m² sur un magnifique terrain arboré dominant de 4000m² sans aucun vis à vis. Avec une maison pour accueillir les amis Grand sous sol et garage 2 voitures. Cadre de vie exceptionnel.



MONTPELLIER, Aiguelongue. Au calme absolu ! 300 m² habitables, 4 grandes chambres dont une au RDC, 3 salles de bains, bureau, Grand salon cheminée, très cosy, Grande salle de jeux. Grenier de plus de 130 m² aménageable. Cave. Prestations très soignées, IDEAL Grande famille.

SETE Villeroy. Villa de 210 m² habitables plus dépendances. Grand séjour cathédral 70 m² donnant sur un magnifique jardin paysagé et piscine. 4 chambres dont une suite vue mer et panoramique. Accès à la plage. Coup de coeur.

capifrance

LUXE & PRESTIGE

Élisabeth THOULOZE Conseiller immobilier CAPIFRANCE
06 10 10 10 16 - elisabeth.thoulouze@capifrance.fr



«
Au théâtre,
on a préféré
la musique
classique et la
danse
»

La une

Maison à Labastide-Marnhac (Archi. Franck Martinez)



L'ours

artdeville

est édité par **chicxulub** ass. loi 1901
1, rue fontaine du Pila St Gely
34000 Montpellier - Tél. 06 88 83 44 93
www.artdeville.fr - contact@artdeville.fr
ISSN 2266-9736 - Dépôt légal à parution
imprimé par Impact Imprimerie - St Gély-du-Fesc
Certification IMPRIM'VERT & PEFC/FSC

Où est la place de la Comédie ?

C'est un paradoxe. Alors que la place de la Comédie est le cœur de Montpellier, le théâtre se joue majoritairement loin de l'Opéra éponyme.

Tout centre dramatique national (CDN) qu'il soit, c'est sur le domaine de Grammont, à 5 km de cette place historique, que le théâtre hTh lève son rideau. Son directeur Rodrigo Garcia le déplore, comme l'un de ses prédécesseurs, Jean-Claude Fall. Curieusement, cet éloignement de la ville vaut aussi pour la quasi-totalité des grands théâtres de la métropole montpelliéraine : Jean Vilar à la Paillade, le Domaine d'O à Malbosq, le chai du Terral à Saint-Jean-de-Védas et le théâtre Jacques Cœur au Mas d'Encivade de Lattes. Il n'y a que le théâtre de la Vignette qui, dans le quartier des universités, se rapproche à peine de l'Écusson.

Hasard ? Pas sûr. Choix politique ? Voire. Car depuis Molière, le registre de la critique des mœurs a largement abondé la création théâtrale, pour le plus grand plaisir du public et des relais d'opinion, généralement réceptifs. Aujourd'hui, cette liberté a-t-elle fini par laisser çà et là les pouvoirs en place ? Possible s'il on en croit le chercheur en science politique Emmanuel Négrier (lire page 29). Si Molière fut protégé jusqu'à sa mort, malgré les vives polémiques de son *Tartuffe* notamment, il n'en va pas de soi pour tous les comédiens, y compris de l'ère post Malraux ou Lang. Certes, dans l'histoire contemporaine, l'idéologie soixante-huitarde et la décentralisation ont conduit bien des troupes à fréquenter les banlieues, avec l'éducation populaire chevillée au corps. Mais, dans la majorité des villes françaises, on a su garder en centre-ville une programmation théâtrale ambitieuse. À ce titre, Montpellier fait donc plutôt figure d'exception. Au théâtre, on a préféré la musique classique et la danse, le cinéma et ses stars, avec Cinemed, plus consensuels sans doute. À eux les feux des projecteurs des prestigieux Opéra Comédie et Corum.

Est-ce alors une question d'ego qui pousse les directeurs de théâtre de Grammont à revendiquer un retour d'exil ? Pour être au centre et non au ban ? Étymologiquement, c'est ce que banlieue signifie. On peut le voir comme cela. On peut aussi considérer cette demande d'attention comme légitime. En tout cas, si l'on veut que d'autres « stars » de la scène contemporaine comme Rodrigo Garcia acceptent de diriger un grand théâtre montpelliérain.

À l'heure où la défiance vis-à-vis de la culture se fait aiguë, planifier ce retour historique du théâtre au cœur de la cité serait une manière de le protéger, et à travers lui, la culture en général. Ce serait un acte politique fort, une vision démocratique, éclairée, de son rôle dans la cité.

Paradoxalement, maintenir en périphérie la quasi-exclusivité de l'offre théâtrale* au prétexte de la porter auprès d'un « autre public » paraîtrait volontiers démagogique. Comme le sport, la culture a besoin de son élite, et l'élite d'un outil à sa mesure, comme à Toulouse, le TNT, Théâtre de la Cité... Au 1, rue Pierre Baudis. Bien plus qu'un symbole.

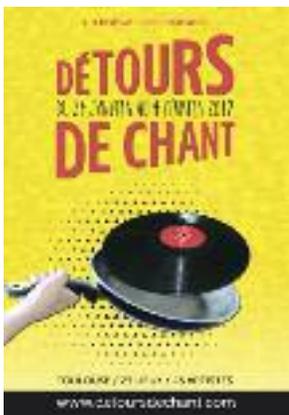
Comme pour illustrer ce débat, la salle de spectacle sortieOuest à Béziers est elle-même en souffrance. Menacée par la réforme territoriale et par le « populisme », selon l'homme de théâtre Jean Varela qui la dirige, sa mission décentralisatrice auprès d'un autre public risque de perdre de sa fougue.

Rodrigo Garcia quittera son poste à l'issue de son contrat : « Quatre années à ramer à contre-courant sont plus que suffisantes, surtout lorsque l'on ne reçoit aucun signe d'encouragement de ceux qui soutiennent économiquement ce théâtre », explique-t-il. ■

* Le centre-ville de Montpellier abrite en revanche de nombreux petits théâtres à la programmation parfois très ambitieuse.

DÉTOURS DE CHANT

Un festival... Des chansons
Toulouse / 23 lieux / 45 artistes



La force de notre festival est de travailler avec l'ensemble des salles municipales de Toulouse et sa métropole et de balayer le spectre de la chanson française.

Un festival riche avec une programmation toujours aussi aventureuse d'une année sur l'autre, des partenaires fidèles et un public présent.

Seizième édition de Détours de Chant : ça commence à sentir la majorité pénale ! Plus d'excuses de minorité : il va falloir du bon à tous les étages. Et ça tombe bien, parce

que les artistes qui vous donnent rendez-vous au cœur de l'hiver toulousain ont de quoi vous enchanter et vous libérer. Les carcans vont sauter, les dièses feront valser les rimes, les strophes vont s'échapper. Et encore une fois, c'est votre curiosité et votre goût pour la découverte qui ouvriront les portes.

www.détoursdechant.com

MARC C. WOHR CHEZ ARTCAN

17 novembre au 6 janvier
Surfaces & Espaces - Marc C. Woehr



La galerie ArtCan fait peau neuve après son exposition inaugurale Coming From The Basics qui présentait une rétrospective du mouvement Street art/Graffiti par un accrochage pertinent dans la singularité de ce nouvel espace montpellierain.

Avec Surfaces & Espaces, ArtCan propose cette fois d'expérimenter le VOLUME.

Marc C. Woehr a reçu carte blanche pour s'approprier la galerie suivant ses aspirations et ses perspectives.

L'artiste déploie donc une scénographie conceptuelle et volumique qui invite public et collectionneurs à circuler au sein même de l'œuvre.

Seconde exposition de la galerie ArtCan, Surfaces & Espaces

aspire à transcender le simple show exclusivement mercantile pour proposer une expérience : à la fois circuler au sein même d'une œuvre et apprécier celles accrochées aux murs. Une transdisciplinarité à la frontière entre exposition muséale et exposition privée.

Ainsi, durant une semaine, Marc et son équipe repenseront l'espace de la galerie ArtCAN, réutilisant notamment le cube monumental installé durant la FIAC sur les Champs-Élysées. Par cette proposition, ArtCan souhaite amener le public, profane ou confirmé, vers l'art hors des sentiers conventionnels, l'invitant à s'interroger, à se surprendre. L'artiste sera présent le soir du vernissage pour le guider dans le dédale de son esprit et de ses structures...

SUPER aLive



Un ciné-concert autour de la série animée « Je suis SUPER ». Durée du spectacle : 40 minutes. Jeudi 8 décembre à Paloma (Nîmes) à 20 h

Quatre musiciens sur scène : Fred Conte : guitare (Marvin), Benjamin Cébrian : batterie (Shub), Jean-François Oliver : claviers, Christophe Blanc : super-voix.

« Je suis SUPER » est un projet transmédia qui évolue dans le monde virtuel avec une websérie de dessins animés, un site internet, des jeux et applications pour smartphone, mais aussi dans le monde réel avec des expositions, des installations interactives et un vidéo-concert « Je suis SUPER aLive ».

"UNE MAISON" À LA NEF

EXPOSITION-VENTE
Du 18 novembre au 7 janvier



Découvrez la maison dans tous ses états !

Objets de décoration, arts de la table, murs, bijoux, sculptures... La Nef invite 15 artistes de la matière à explorer la thématique de la maison à travers sa forme et sa construction. Élément central de notre quotidien, celle-ci est le lieu où l'on se retrouve,

où l'on reste et où l'on revient. Nombreuses sont les façons de la représenter, qu'elle soit grande ou plus petite, neutre, transparente ou colorée, lisse ou texturée, etc.

Les artistes de l'exposition : Pauline Bétin, Ariane Blanquet - Atelier Mosaïa, Sandrine Brioude, Catherine Crozon, Sylvie Delphaut, Marie-Laure Griffe, Aline Kokinopoulos, Julie Loac, Éliane Monnin, Thibaut

Morise - Atelier Feuille de Verre, Suzanne Otwell-Nègre, Chloé Peytermann, Rachèle Riviere, Violaine Ulmer, Aurélie Vrignon.

La Nef - Ateliers d'Art de France
41, rue de l'Université, Montpellier.
www.lanef-montpellier.fr

SHAKURA S'AIDA + NDOBO-EMMA AU JAM



Mercredi 23 nov. 21h15
Au JAM - Montpellier

Deux divas de la soul, pour une soirée chaleureuse !
Shakura S'Aida est une artiste internationale, qui s'est révélée au public français en

2008, quelques mois après avoir obtenu le deuxième prix du « International Blues Challenge » à Memphis.

Aussi à l'aise avec le blues qu'avec la soul, Shakura a montré avec ce disque qu'elle est également adepte d'incursions vers le funk ou le rythm 'n' blues.

Ndobobo-Emma est une jeune Franco-Camerounaise née en 1990, repérée par le JAM dès 2014. Inspirée par des artistes solo à l'univers singulier (Shuggie Otis, Lianne la Havas, Matthew Corby, Jordan Rakei...) Ndobobo-Emma peint son monde aux couleurs de la néo-soul et de la folk.
www.lejam.com

LUC DARDENNE À UTOPIA

Le mardi 13 décembre à 20 h - Cinéma Utopia
Projection du documentaire *Le mur et l'eau*, suivi du film *Le gamin au vélo*, en présence de Luc Dardenne, Alice Fargier et Bradley.

Le Festival européen du film d'éducation raconte des histoires d'éducation et de citoyenneté, pour sensibiliser le public à un cinéma engagé, éduquer le jeune public et former les professionnels de terrain. Le 13 décembre, c'est l'histoire d'une rencontre qui se jouera autour de la projection du film des frères Dardenne *Le gamin au vélo* et du documentaire *Le mur et l'eau* d'Alice Fargier. Dans *Le gamin au vélo*, Cyril, bientôt 12 ans, n'a qu'une idée en tête : retrouver son père qui l'a placé, temporairement, dans un foyer d'aide à l'enfance.

Dans son documentaire *Le mur et l'eau*, Alice Fargier interviewe Bradley, un adolescent accueilli dans une

famille d'accueil, après qu'il a vu le film des frères Dardenne. Elle montre cette vidéo à Luc Dardenne. S'ensuit une relation par vidéos interposées entre le jeune homme et le réalisateur.

Le 13 décembre, Luc Dardenne, Alice Fargier et le jeune Bradley seront réunis pour la première fois pour cette double projection. La séance aura lieu au cinéma Utopia, 5, avenue du Dr Pezet, Montpellier.

Un pot de clôture sera proposé par les CEMEA après la séance. *Tarif habituel du cinéma.*

EXPOSITION JEAN-PAUL BARRAY



Vernissage jeudi 8 décembre 2016 - 19h.
Exposition du 09.12.16 > 31.01.17
Galerie Clément Cividino Ent.
6, Place de la Loge, Perpignan.

Présentée sous la forme d'un fonds en cours d'inventaire étroitement mené avec les enfants de l'artiste, cette exposition présente une première sélection d'œuvres de l'artiste et designer.

Une intime sélection qui met en lumière la technique du designer mais également du peintre qui préparait ses toiles avec des procédés de la Renaissance. Un point de vue poétique de

l'homme, qui, lorsqu'il quittait son atelier, laissait de la musique à ses toiles afin qu'elles ne s'ennuient pas.

ÉDITIONS LIMITÉES

Du 14 novembre au 14 janvier - 10h/19h
Artistes, artisans d'art et créateurs héraultais
35, boulevard du Jeu de Paume, Montpellier.

Après le succès des deux premières, c'est tout naturellement que le collectif se retrouve pour vous présenter encore plus de talents et de nouveautés. Depuis sa création, Éditions limitées c'est : 6 000 visiteurs, 20 créateurs et artisans d'art de la région, 10 expos dans un bel espace dédié, 80 m² en plein cœur de Montpellier.

De l'art floral à la délicate porcelaine, en passant par l'argent, le verre, la pierre, le cuir, le bois, le carton, le textile..., 12 métiers d'Art vous sont présentés cette saison. Éditions limitées c'est aussi un agenda d'événements variés, un cycle d'expositions... Cette session verra, entre autres, une programmation d'écoutes de musiques locales.

Nov. : du lundi au samedi. Déc. : 7j/7 jusqu'au 24.
Janvier : du lundi au samedi.



ATELIER ABIVER

- MIROITERIE, VITRAGES & MENUISERIES -

RÉALISATIONS ET CONSEILS SUR PROJETS ARCHITECTES ET PARTICULIERS

Contact : abiver@live.fr - Tel : 04 67 92 04 04 - 21, cours Gambetta 34000 Montpellier - www.abiver.fr



Chez **Biocoop Le Crès** et **Bicoop Jacou**
participez au



ASSOCIATION RÉGIONALE POUR LE DÉVELOPPEMENT
DES ENTREPRISES CULTURELLES

Accompagnement de
projets artistiques
Formation _____
Information _____
Conseil _____

www.ardecrl.org
40, rue Adam de Craponne - 34000 Montpellier - 04 67 92 21 74



Alain Barbe

PRÉSIDENT DE LA COMMUNAUTÉ DE COMMUNES DU GRAND PIC SAINT-LOUP,
PARTAGÉ ENTRE NATURE, CULTURE ET CONTINGENCES

Propos recueillis par Fabrice Massé Photos FM - DR

Quoique modeste en population, la Communauté de communes du Grand Pic Saint-Loup ne l'est pas dans ses ambitions, comme le suggère son nom. Ce territoire au nord de Montpellier est certes vaste, comptant 36 communes. Surtout son président, maire des Matelles depuis 2001, est un actif. Enthousiaste et attentif, il est apprécié de ses administrés qui le trouvent « extrêmement sympathique ». Ce caractère consensuel a un revers que pointent néanmoins ses opposants. Ils s'interrogent sur sa capacité à trancher. Bien dans l'époque, pour lui, architecture, culture et environnement – qu'on découvre par le sport de pleine nature notamment – forment le triptyque du « bien vivre ensemble » au pic Saint-Loup. Et de ce point de vue, le territoire ne manque en effet pas d'atouts. L'interview a été réalisée fin octobre 2016 à l'hôtel de la Communauté de communes du Grand Pic Saint-Loup, à Saint-Mathieu-de-Trévières.

Sur le site Internet des Matelles, commune de 1950 habitants, le premier onglet ouvre un menu qui commence par « actions ». Et la première d'entre elles est « agenda 21 ». Est-ce un hasard alphabétique ou une vraie priorité ?

Ça a été le fil rouge de notre dernière campagne électorale (NDLR municipale), on s'est engagé à conduire l'ensemble de notre démarche à travers un agenda 21. C'est notre projet, une attitude, une façon de faire, de travailler avec ce respect toujours – important – de l'environnement, du bien vivre... De mettre ces valeurs en avant. Une manière transversale de gérer les actions de la commune.

Avec la condescendance du citoyen, on est surpris de voir qu'un village puisse se mobiliser autour d'un tel projet environnemental. C'est une démarche de bobos des villes, non ?

Mais cela a tout son sens dans nos campagnes, parce que finalement. L'agenda 21 amène les citoyens à s'intéresser à leur village, à se l'approprier. Parce que pour réussir, un maire et son équipe seuls, ça ne marche pas. Il faut une écoute particulière...

Il y a eu une demande dans ce sens au départ ?

Non, mais les Matellois sont amoureux de leur village et de leur environnement. À force d'expérience, on le sait. Le cœur du village, c'est leur joyau et tout ce qu'il y a autour, l'écrin. Donc l'agenda 21 nous a permis de faire des rencontres ci-

toyennes, où on parle d'environnement, de la manière de mieux vivre aux Matelles ; des petites choses simples... On a pu comme ça rassembler les populations, avoir des discussions, organiser des sorties nature. C'était très agréable !

Les Matellois sont quand même un peu bobos ?

Oui, on a en effet une population qui est plutôt jeune, relativement gâtée par la vie. On a aussi des gens qui le sont moins, qu'on suit de près pour essayer de les accompagner. Il y a toujours des gens qui restent un peu sur le côté, il faut faire attention.

Parmi les actions, ce lotissement à l'entrée du village tranche par rapport à ceux qu'on voit habituellement ailleurs. Il est dense, dans la continuité du centre et on perçoit un certain soin architectural...

Il y a eu un vrai travail en profondeur. On a mis pas mal d'années à le mettre en œuvre. Notre parti pris a été de ne pas faire de ces espèces de petits lotissements comme il se fait partout. On a créé une Zac (zone d'aménagement concerté) et on a voulu y inclure de la mixité urbaine. Ce n'est pas simple quand les gens sont habitués à des parcelles de 800, 1 500 voire 2 000 m². Là, on a proposé un concept de toutes petites parcelles, pour que les jeunes puissent s'installer, notamment ceux du village. On a créé 18 lots de 300 m² en moyenne. C'est très petit. On voit que c'est dense, mais on ne sent pas que ça peut nous exploser à la figure. Ce sont des petites maisons à toit plat, pour la plupart, mais on n'a pas imposé l'architecture de la maison ; elle a été faite par chacun. Généralement, dans ce type de projet, on vous impose tout, les maisons sont mitoyennes et sont toutes les mêmes. Là non. On avait un architecte coordinateur, Anne Sistel, qui était là pour accompagner. Ça n'a pas été facile. Parce que pour convaincre de mettre des toits plats aux Matelles, sur des surfaces de 300 m²... ouf !

Il y a aussi la Maison des consuls qui a ouvert l'an dernier. Là encore, un petit village qui se dote d'un tel outil culturel, ce n'est pas commun !

C'est une chance, oui. C'est aussi notre histoire puisque le musée de la préhistoire existe ici depuis des années, c'est une donation de la famille Martin dans les années 50, mais qui s'essouffait. Et pour une petite commune, c'était une charge importante. J'ai donc saisi l'opportunité de ma présidence à la commission culture de l'intercommunalité du Pic Saint-Loup, lors de mon précédent mandat, pour en confier la gestion à la Communauté de communes. Cela n'avait en effet aucun intérêt de le garder au niveau communal alors



que l'intérêt intercommunal est évident. On n'est pas arrivé directement à la configuration du musée actuel. On a d'abord imaginé un grand musée qui a fait l'objet d'un avant-projet sommaire, qui reposait sur la bergerie, le chai et la salle paroissiale. Mais les investissements étaient trop importants, de l'ordre de 3,5M€ et avec des coûts de fonctionnement... Ce n'était pas raisonnable. On est revenu sur notre bon vieux musée. Et grâce au travail du directeur du service culture et patrimoine, Didier Fournials, et aussi à la belle rencontre avec l'architecte Irène Martin...

Rien à voir avec la famille Martin citée précédemment ?

Rien à voir mais un signe du destin, sûrement ! Elle a pris la Maison des consuls dans son jus et en a fait ce joyau. C'est merveilleux. Car pour ouvrir comme cela des baies vitrées sur le cœur du village, encore fallait-il qu'il soit beau à regarder ! Ce qui est le cas. C'est une grande fierté pour les Matellois, et pour le territoire du Pic Saint-Loup.

On voit dans vos réalisations et dans votre manière d'agir, d'être à l'écoute, une volonté de bien faire. On distingue moins, par contre, la cohérence à laisser construire ce centre commercial controversé Oxylane (lire artdeville n° 47) ? La commission d'enquête publique s'est prononcée contre, ce qui est très rare et donc significatif.

On a accompagné la démarche depuis le début. Sachant qu'il s'agit d'une transaction d'un propriétaire privé à un privé. Donc, en tant que président de Communauté de communes, je n'ai aucune autorité sur le projet lui-même. Mais

«

Notre projet, une façon de faire, de travailler avec ce respect toujours de l'environnement, du bien vivre

»

Alain Barbe devant le pic Saint-Loup, à Saint-Mathieu de Trévières.

© FM

par rapport à notre stratégie de territoire, le concept général d'Oxylane n'est pas si incohérent. Parce que dans nos axes de valorisation du territoire, il y a certes la culture, le patrimoine, mais il y a aussi le sport, les activités de pleine nature. Avec le tourisme, ce sont deux piliers importants de développement de notre territoire.

Il s'agit quand même d'un paysage remarquable, d'un point de vue culturel et patrimonial, avec cette grande villa de l'architecte Edmond Leenhardt qui surplombe le vallon. Il y a des terres agricoles (photo).

Moi, je me suis beaucoup imprégné des études réalisées par



Site de l'implantation du centre commercial Oxlane. À l'arrière-plan, la maison conçue par le célèbre architecte Edmond Leenhardt. © FM



La rénovation très réussie de la Maison des consuls par l'architecte Irène Martin. © DR

des gens qui ont compétence. Là, quand je parle à des professionnels de l'agriculture, ils ne me disent pas que c'est une terre agricole. Parce que là où elle est positionnée, en bordure de route à grande circulation, qui est destinée à être encore plus fréquentée, ce n'est pas génial. Ni en termes de confort, ni en termes de pureté de la terre. [...] Mais sur le territoire du pic Saint-Loup, on a aussi besoin de se structurer sur l'attractivité économique. Pour l'instant, cette attractivité est exclusivement positionnée au sud du territoire alors qu'il n'y a rien au nord ! Comment accepter qu'on soit en permanence obligé de prendre la voiture pour aller chercher le moindre équipement pour la maison ? Mais parlons écologie : ça ne surprend personne tous ces travaux qui sont réalisés au sud avec le doublement de l'autoroute, la ligne LGV, toutes ces terres agricoles. Là, la terre vous la voyez quand ils la sortent ; elle est quand même nettement meilleure que celle qu'on a là. Notre territoire n'est pas condamné à ne pas être équipé. Et il s'équipe. Alors, Oxlane, c'est surtout trois enseignes : Decathlon, c'est du sport, notamment de pleine nature et c'est ce qui m'intéresse ; O'Tera qui s'engage à vendre des produits de circuits courts. Ils ont déjà des conventions signées avec bon nombre de producteurs locaux... Et les jardineries Truffaut.

On aurait pu leur proposer de s'installer ailleurs ?

Où ? Ce genre d'infrastructures ne peut quand même pas s'installer au milieu de nulle part ! Il faut un bassin de vie, et les populations de ce secteur sont demandeuses. Cela dit, je vous garantis que si un jour on a des demandes pour des exploitations agricoles... on attend que ça. On met des terres à la disposition de jeunes qui s'installent, sans même leur faire payer quoi que ce soit. On a tout l'espace voulu.

Comment va le loup ?

Le loup devient un peu notre totem, finalement. Il y a eu une grande mobilisation autour du loup, lorsqu'il avait été sac-cagé. Peut-être pas volontairement. Il était positionné à Cazeveille, après le parking, pour monter au pic Saint-Loup. On

a pensé que ce sont peut-être des jeunes qui sont montés dessus pour une photo. Mais évidemment, c'est une structure qui est très fragile, éphémère. C'est de l'art contemporain qui n'a pas été conçu pour durer dans le temps. Mais ce loup est devenu un vrai symbole. On l'avait descendu pour la Comédie du pic Saint-Loup, à Montpellier, durant laquelle nous avons fait la promotion de notre territoire.

Justement, dans votre projet de territoire, culture et environnement seront-ils le socle de votre action comme aux Matelles ?

Dans notre projet de territoire, on a réaffirmé un certain nombre d'axes, et particulièrement, en effet, l'environnement, l'espace, la nature, les activités qui y sont liées. On est bien conscient qu'on devient le terrain de jeu des Montpelliérains, et des touristes. Les gens sont séduits par le paysage. Il y a des activités sportives [longue énumération de type de pratiques et de lieux, dont trail, canoë, escalade, VTT, vélo de route...]. Donc oui, on a une attention particulière à la préservation de l'environnement dans nos documents d'urbanisme, mais pas seulement.

Ce qui attire des entreprises ?

Oui, on en a beaucoup qui nous sollicitent actuellement. Elles sont intéressées pour venir s'installer sur le pic Saint-Loup...

Du coup, vous allez créer des pôles d'activité en entrée de ville pour accueillir d'autres projets du type Oxlane (sourire) ? Comment allez-vous prémunir de cet urbanisme un peu brutal lié à ce type d'économie ?

Les zones d'activités communautaires [NDLR : qui se distinguent de celles des communes], on n'en a pas cinquante. Celles qu'on a en gestion directe, comme celle de Bel Air, à Vailhauquès, qui est une zone qu'on a conçue avec un certain soin, est un modèle. Quand le pic Saint-Loup les gère, c'est planté, arboré, les parcelles sont jolies ; on est sur un terrain naturel... Quand vous arrivez là, vous n'arrivez pas dans une zone d'activités ; vous ne voyez pratiquement pas les bâtis. Voilà comment la Communauté de communes in-



« L'Évidence », le loup de l'artiste Thomas Monin, à Cazevieille.

© DRC

«

Il faut éduquer les publics à la fréquentation de la nature

»

Alain Barbe

terprète la notion de développement économique.⁽¹⁾

Comment cela se traduit-il dans vos documents d'urbanisme ?

Selon la loi, on doit se positionner sur le PLUI (plan local d'urbanisme intercommunal) avant mars 2017. Donc, actuellement, les communes organisent leur propre débat ; je ne m'en mêle pas. Je les ai encouragés à le faire, même si d'emblée, les maires ont un a priori négatif. C'est le cas en grande majorité. Le PLUI fait peur. C'est le démantèlement de la commune. C'est la fin de...

L'âge d'or ?

Oui, les maires sont attachés à l'urbanisme, parce qu'ils ont peur que collectivement se décident des choses qu'ils ne souhaitent pas. Moi, je pense qu'on n'est pas prêts encore pour les PLUI. [...] On doit d'abord faire le Scot (schéma de cohérence territoriale).

Dans votre projet de territoire, il est question d'une base nature...

En effet. Vous voyez qu'on ne fait pas que bétonner ! On est en train de réfléchir à réutiliser l'ancienne base UCPA [de Saint-Clément-de-Rivière, fermée il y a quelques années] qui

resterait. Il y a une vraie potentialité de créer là une porte d'entrée sur la nature, les activités de pleine nature, le sport, le tourisme. Ma stratégie est de faire une triangulation des offices de tourisme. Un au sud du territoire – qui était prévu aux Matelles – et qui serait le siège de l'établissement public intercommunal qui gère à la fois le tourisme et la maîtrise d'œuvre des manifestations [promotionnelles] comme la Comédie du Pic. Un autre pôle à Saint-Martin-de-Londres ; c'est une ouverture sur la Buège et sur la vallée de Londres, avec des activités de pleine nature, le canoë, le patrimoine... Ici encore, on a un écrin de territoire absolument sublime ; et de l'autre côté, sur la commune de Lauret, village viticole/vigneron qui serait le dernier pilier de cette triangulation des offices de tourisme, lui tourné vers l'œnotourisme. Mais aussi là encore la nature, la culture et le patrimoine.

Valoriser un site naturel remarquable, y développer le tourisme, c'est souvent aussi agir en prédateur vis-à-vis des espèces et de leur habitat. Un accrobranche, par exemple, s'insère dans un milieu sensible. Comment réglez-vous ce conflit d'intérêts ?

Aujourd'hui, il faut éduquer les publics à la fréquentation de la nature. Le citoyen qui arrive dans la nature oublie trop souvent les bons principes. Il pique-nique n'importe où et laisse trop souvent sur place ses déchets. Aujourd'hui, pour nos pratiques de pleine nature, comme le challenge du pic Saint-Loup, on a repris toute l'organisation de la course. Il n'y a plus de marques ; il n'y a que des fanions. Tout est fait pour réduire l'empreinte de la manifestation. Lorsque la course est terminée, la nature est intacte.

(1) Dans sa conception et les prescriptions encadrant son aménagement, « l'Écoparc Bel Air » se veut « un espace privilégié pour l'implantation d'entreprises » lié à l'économie verte.

Nîmes, patrimoine mondial de l'Unesco en 2018 ?

LA VILLE DE NÎMES EST CANDIDATE À CETTE INSCRIPTION AU TITRE DE « L'ANTIQUITÉ AU PRÉSENT » ET POURRAIT BIEN ÊTRE LE 9^e SITE CLASSÉ DE LA RÉGION.

Texte Valérie ESCOJIDO (et FM) *Photos* DR

Nîmes semble plutôt bien partie. Son dossier de classement au patrimoine mondial de l'Unesco est le plus abouti de l'Occitanie, se murmure-t-il dans les couloirs du ministère des Affaires culturelles. Un schéma de gouvernance précis, un plan de gestion rigoureux, une politique de valorisation engagée, la définition d'une zone tampon de protection... figurent parmi les critères importants à présenter. Ce qui tombe bien puisque la valorisation du patrimoine nîmois ne date pas d'hier et que la sensibilisation du public avant la présentation de sa candidature est bel et bien à l'œuvre.

Un dossier consensuel

Parmi les arguments de la Ville, la qualité de son architecture contemporaine, la restauration depuis des années du secteur sauvegardé et de la Maison Carrée, la requalification de l'espace public favorisant les déplacements doux sont des éléments solides. Loin d'être le dernier d'entre eux, le musée de la romanité en cours de construction par son architecte Elisabeth de Portzamparc ; il ouvrira en 2018 face aux arènes. Mary Bourgade, adjointe au Tourisme et à la promotion touristique du Patrimoine, est en charge de la candidature. Elle insiste sur le caractère consensuel du dossier : « C'est primordial pour le territoire. Carole Delga, présidente de la Région, Françoise Dumas, députée du Gard, Denis Bouad, président du conseil départemental du Gard, soutiennent l'inscription et c'est formidable. » Pour elle, « l'ADN du Nîmois, c'est la romanité, c'est le sens de la candidature ». Nîmes, « l'antiquité au présent », en somme, selon l'axe choisi pour candidater.

Une source d'inspiration intarissable

Depuis toujours, en effet, les monuments romains sont le point d'ancrage de l'espace urbain. Ils structurent la ville et sont une source d'inspiration intarissable que les architectes n'ont cessé de revisiter. La gare de Nîmes, la chambre de commerce et le lycée Daudet ont tous repris les arches de l'amphithéâtre sur leurs façades. L'œuvre de Norman Foster, célèbre architecte du Carré d'Art, évoque à sa manière la Maison Carrée dans son nom et par ses colonnes. De même, l'hôtel particulier, le château Fadaise ou le palais de justice citent directement le

monument dans une partie de leur architecture respective. Dans un travail remarquable, le comité scientifique chargé d'étayer la candidature de Nîmes nous révèle ainsi que 240 éléments architecturaux ont été recensés, prouvant que de tout temps, les architectes n'ont cessé de s'inspirer des bâtiments romains. Un critère essentiel pour reconnaître la « valeur universelle exceptionnelle » de Nîmes.

Et pourtant, la Ville a tâtonné avant de trouver le bon angle. En 2002, le thème de la Via Domitia, et un classement « biens en série » en particulier, a été d'abord envisagé. En 2004, ce fut au tour d'un projet d'extension du classement du Pont du Gard d'être imaginé. Trop compliqué, faisant appel à trop d'interlocuteurs, il a finalement été choisi de se recentrer sur la ville, où l'antiquité est restée bien vivante.

Le processus d'inscription au patrimoine mondial est complexe et long. Il met en général une dizaine d'années pour aboutir... s'il aboutit. Pour l'Unesco, il s'agit de constituer une liste de biens dits culturels ou naturels qui présentent une valeur universelle, en vue de leur conservation et préservation. Ce programme existe depuis 1972 et compte 1007 biens inscrits, répartis entre 161 États. La France figure en 4^e position sur le nombre de biens inscrits (41), derrière l'Italie (51), la Chine (47) et l'Espagne (44).

Nîmes fait d'ores et déjà partie de la « liste indicative » des biens français depuis 2012 et pourra donc à ce titre présenter son dossier de proposition d'inscription en janvier 2017. Des experts de l'Unesco auront alors un an pour évaluer cette candidature. L'État français présentera ensuite le dossier amendé pour décision en 2018, lors de la session annuelle de classement de l'Unesco.

Des retombées potentielles

Depuis son classement, la ville d'Albi a constaté une hausse de 40 % de ses visiteurs. Une perspective que Michael Couzigou, directeur de Culturespaces pour les monuments classés de Nîmes*, regarde avec envie : « Le classement permet un apport de touristes indéniable. C'est essentiellement la clientèle asiatique, coréenne, japonaise, chinoise qui sélectionne les sites classés, ça les rassure. On les voit à Orange mais peu à Nîmes. On est prêt à les accueillir, l'audioguide est déjà en



Le musée de la romanité.
© agence Elizabeth et Christian de Portzamparc



L'esplanade requalifiée en faveur des piétons.
© Dominique Marck



La Maison Carrée, le Carré d'Art qui lui rend hommage
© Dominique Marck et une citation dans les bras de Titus Crespius, architecte des arènes.
© DR

13 langues ! C'est une clientèle plus qualitative, à forte valeur ajoutée et mieux répartie dans la saison. » Pour Guy Nordman, intervenant en ingénierie touristique et culturelle, actuellement en train d'élaborer la stratégie touristique de l'agglomération Nîmes Métropole, il faut toutefois raison garder : « Attention, le classement a pour objectif la sauvegarde, la préservation. C'est vrai que les étrangers y sont sensibles, c'est un label qui attire. Mais le classement ne suffit pas, il faut le relayer, l'affi-

cher. La réussite de la ville ne repose pas que sur ce classement. Il y a tellement de choses merveilleuses à Nîmes, c'est d'une richesse extraordinaire. Il y a peu de territoires qui ont autant d'arguments. Ce classement, ce serait la cerise sur le gâteau » ■

Pour soutenir sa démarche auprès de l'Unesco, la Ville de Nîmes a édité un site internet : www.jesoutiensnimes.fr

* Arènes, Maison Carrée, Tour Magne et pour le théâtre antique d'Orange.

Architecture

Les plus belles
maisons
contemporaines
d'Occitanie
Pyrénées-Méditerranée



ÉCOLOGIQUES, LUXUEUSES, ORIGINALES, MAIS AUSSI PARFOIS DISCRÈTES, VOIRE MODESTES... EN VOICI 10 PARMI LES PLUS REMARQUABLES, SÉLECTIONNÉES PAR ARTDEVILLE ENTRE SOMMIÈRES, DANS LE GARD ET SAINT-LYS, HAUTE-GARONNE.

Texte Myriem Lahidely - Fabrice Massé *Photos* DR

1 - À l'abri des regards, à Labastide-Marnhac (46)



À défaut de trouver une grange à retaper, les propriétaires ont cherché à s'offrir une maison de 200 m² près de Cahors, où faire cohabiter campagne et intimité. Ils ont fait construire cette bâtisse épurée, massive et fermée, paradoxalement tout ouverte sur l'extérieur. « Par le truchement de patios, des fenêtres qu'on ne voit pas de dehors offrent des vues cadrées sur le paysage boisé environnant », résume Franck Martinez, l'architecte qui l'a conçue (avec Laurent Tournié). Le terrain tout en longueur a permis de créer une clairière entre l'habitation et la route. Elle met à l'abri des regards cette maison en béton lisse à l'extérieur et panneaux de chêne à l'intérieur, qui n'a fait aucun compromis avec les constructions du voisinage. Coût au m² : 2 000 €. Lauréate du Prix d'architecture de la maison de l'architecture en Midi-Pyrénées.

2 et 3 - Galet blanc et maison du parc à Montpellier (34)



Alain Gillet cultive l'immaculé ! En même temps que l'Arbre blanc, dont il est le copromoteur (artdeville n° 50), voilà qu'il construit à Montpellier le Galet blanc. Cette fois, il est l'architecte. La commande émane d'un riche homme d'affaires bien connu des Montpelliérains. Le programme comporte l'extension de sa maison, de style anglo-normand, et d'une maison neuve ; la parcelle mesure 2 ha. L'homme d'affaires y logera son fils. L'intention est « d'inscrire une architecture qui affirme une autre histoire. Une réponse forte pour créer un dialogue entre l'ancien et le neuf », explique Alain Gillet.

L'extension de 100 m² abritera salon et cuisine derrière « un ruban vitré qui permettra une transparence totale, sans assombrir l'existant ». Le toit terrasse ouvrira une continuité pour deux chambres de l'étage. Enfin, le Galet sera posé sur un socle, comme en suspension, pour signifier son caractère précieux.

La maison neuve aura une tout autre allure. Sa façade en pierre naturelle et verre sera largement vitrée « pour gommer la



couture » entre le parc très végétalisé et le rez-de-chaussée. Le clou de la maison : des coulissants de 6 m de haut sur des linéaires de 7 m. Ils s'ouvriront en dégagant entièrement l'angle et les trois quarts de la façade. Surface totale : 370 m². Le permis de construire a été obtenu en octobre 2016. Démarrage de travaux en janvier 2017.



4 - La maison écologique à Pézenas (34)



Bien intégrée sur les hauts d'une colline à forte pente, cette demeure en ossature bois de 350 m² habitables, qui domine un lotissement de maisons traditionnelles, surprend. Elle est entièrement écolo avec des toitures toutes végétalisées (sedum de garrigue) pour une bonne inertie thermique. Elle est chauffée à l'énergie solaire, une grande piscine à l'intérieur faisant partie de l'espace de vie, à côté du séjour. L'audace structurelle de cette construction très étirée est aussi dans l'architecture des volumes que soulignent d'amples courbes. Laurent Pelus d'Architecture Environnement qui l'a conçue confie : « Cette architecture organique dans ses formes et dans les matériaux a fait polémique, mais aujourd'hui les gens adhèrent. » Le propriétaire, un charpentier, l'a construite de ses mains, aux trois quarts. Coût au m² : 1 500 €. 2^e prix catégorie grands espaces, 2^e prix du public au salon d'Angers.

ossature bois, et construire avec quelques murs lourds, une maison dont les différents niveaux ont suivi la configuration des rochers existants », explique Patrick Pelus (Architecture Environnement). L'architecte montpelliérain l'a imaginée en composant aussi avec la végétation qui a poussé sur les rochers. Sous les toitures végétales, les fenêtres et les baies vitrées permettent, comme dans une véranda, de profiter très largement des pins et des chênes verts. La piscine intérieure est chauffée comme la maison, grâce à des capteurs solaires. Palmarès du salon bois d'Angers, 1^{er} prix du public.



5 - Maison sur pilotis, à Sommières (30)



Le terrain de 1 000 m² où cette maison (150 m²) a pris racine est un ancien fond de carrière de pierre, difficile d'accès et de construction. « Il a fallu forer le rocher pour couler des pilotis en béton avant de poser un plancher, une charpente et une

6 - Près de Gignac, une maison discrète (34)



Avec ces airs de Méditerranée, cette petite maison (80 m²) est construite sur une toute petite parcelle, dans un village en hauteur sur la vallée de l'Hérault. Elle a été conçue comme une bulle, opaque sur trois côtés pour éviter les vis-à-vis, ouverte au nord, avec vue à 180° sur le paysage. Toute blanche entre deux maisons typiques de bourg héraultais, elle est paradoxalement totalement ouverte à l'intérieur. Ses quatre petits volumes identiques en quinconce ont permis de créer des cours et des patios sur lesquels donnent toutes les pièces. « On est



dedans et dehors à la fois grâce à un jeu de baies vitrées, et la lumière que cette composition amène est exceptionnelle », détaillent Nadine et Laurent Fayard, les architectes d'Artelabo qui l'ont conçue. « Nous avons déconstruit le pavillon des constructeurs pour faire quelque chose de très différent, tout en reprenant les mêmes matériaux, des briques et des tuiles. » En osant le blanc pour l'abstraction, la modernité et la volonté d'affirmer un caractère méditerranéen. Prix d'architecture 2015 de l'ordre des architectes (LR).





7 - Autoconstruction à Lavour (31)



8 - Entre les arbres, à Saint-Lys (31)



Un très long parallélépipède et deux boîtes vides à l'intérieur ont suffi à diviser subtilement l'espace et à permettre à cette maison de lotissement de sortir du lot. Tant par sa démarche d'autoconstruction qui répondait à des contraintes financières que par sa qualité architecturale. Cette maison contemporaine a été conçue entièrement en bois – ossature, murs, plancher, isolation – avec un bardage métallique thermolaqué gris clair qui lui sert de peau (en façade). Matthieu Palma, l'architecte qui l'a construite de ses mains pour sa sœur, avec deux confrères, confie : « Réduire les coûts en achetant nous-mêmes les matériaux bruts nous a permis d'amener une valeur ajoutée par des tas de petits détails et des finitions haut de gamme. » Soit une maison de 92 m² avec terrasse de 60 m² et garage de 36 m² pour un budget total de 220 000 € terrain et frais de notaire compris. Maison du mois du CAUE Toulouse, sélectionnée pour une exposition par « la Maison de l'architecture de Midi-Pyrénées ». Coût au m² : 800 €.

Le parti pris de cette maison très ouverte (150 m²) est la disparition des limites, entre intérieur et extérieur. Elle a été construite tout en longueur sur une très petite parcelle, avec du bois et des murs en briques peints en noir, toutes ses baies vitrées à galandage entrent dans les murs, les seuils sont encastrés, il n'y a pas de marche. Les revêtements, béton et bardage bois, ont été laissés bruts. Et les arbres qui ont été conservés sont presque dans la maison. « Elle a été évidée par endroits pour en laisser passer certains au milieu de la toiture, et s'immerger le mieux possible dans cette nature, comme une cabane », résume Patrice Cagnasso, son architecte (Ar-Quo architectes). La maison dénote dans un lotissement qui, lui, n'est pas exceptionnel. Prix de revient : 2 000 € le m². Maison du mois du CAUE Toulouse.





9 - La maison noire, à Lauzerville (31)



10 - La maison-mirabelle, à Saint-Gély-du-Fesc (34)



Au milieu d'habitations typiques du Lauragais, face à la mairie, sur une place en haut du village, cette demeure (235 m²) surnommée « la maison noire » est un projet très audacieux. « Les propriétaires voulaient une maison en bois, ils ont de l'ultra-contemporain en béton coffré dans des planches de bois qui en conserve les veinures », décrit l'architecte Patrice Cagnasso. Il l'a conçue comme un « ovni » tant dans les volumes de ses deux blocs superposés que dans ses matériaux – du béton brut au rez-de-chaussée et une imposante ossature bardée d'acier noir au-dessus, perforée côté sud comme un moucharabieh contemporain. La maison pleine de détails iconoclastes tourne le dos au village. L'architecte a su transformer les contraintes d'un terrain à fort dénivelé en atouts : elle est bien encastrée dans le sol. Très fermée côté rue, elle est totalement vitrée au sud avec un jeu de terrasses qui offre à ses propriétaires une place aux premières loges sur les Pyrénées.

Cette maison bien inspirée date de 2004 et est l'œuvre du cabinet d'architectes Pinoli. Ce qui la caractérise tient certes à la vue exceptionnelle à plus de 180° qu'elle offre sur l'horizon, mais pas seulement. Toute la maison a été conçue pour rendre agréables ces vues... y compris subaquatiques (Mirabelle, étymologiquement : belle vue) ! Du sous-sol, on peut en effet admirer les ébats des baigneurs dans la piscine. Quant à la cage d'escalier autour de laquelle se structure la façade sur deux étages, elle ouvre trois perspectives sur l'azur du ciel et sur le village, à travers de hautes fenêtres. Terrasses et balcons complètent l'offre contemplative, tandis que patios ou jardins d'hiver soignent celles sur l'intérieur. Elle dispose d'une cave de sommelier où vos grands crus se bonifieront en toute sérénité. Un rêve que vous pouvez vous offrir pour 995 000 € ; elle est en vente (Elisabeth Thoulouze - CAPI France : 06 10 10 10 16) !



Fête organisée impasse du Chien après la mise en place de bacs végétaux quartier de Saint-Jacques.



Nabuchodonosor

UN LABORATOIRE URBAIN À BÉZIERS

Texte Manuella Cordero - Photos Malcom Reynard

Comment reconquérir les cœurs de ville ? Par l'interdiction du linge aux fenêtres, le couvre-feu pour les moins de 13 ans, le fichage de l'ADN des chiens ? L'architecte Virginie Guillaume laisse ces combats à d'autres. En 2014, elle a choisi de porter son engagement sur la revitalisation du quartier Saint-Jacques et cofondé le collectif Nabuchodonosor, qui travaille avec la population et diverses associations. Un travail de longue haleine, loin des projecteurs et des polémiques. Ceux qui penseraient que Nabuchodonosor est une référence au roi despotique et brutal se trompent donc : il ne faut y voir, en terre viticole, que le nom d'une bouteille de quinze litres de vin. Un grand flacon qu'on partage.

En 2014, vous créez le collectif et Robert Ménard gagne les élections municipales. Y a-t-il un rapport ?

Aucun. L'idée est bien antérieure. D'ailleurs, je ne suis jamais dans une démarche contre. Je suis toujours dans le positif.

Quel regard portez-vous sur votre travail depuis ?

Nous avançons petit à petit. C'est un travail de longue haleine. Le collectif est né il y a seulement deux ans. À la suite d'une conférence à sortieOuest, animée par l'architecte paysagiste biterroise Faustine Clair, nous avons créé ce laboratoire urbain à trois : le paysagiste Alexandre David, le dessinateur François Henot et moi-même. L'ambition est de réunir des professionnels de l'urbanisme, des habitants du quartier et des personnes intéressées pour comprendre et imaginer notre ville, en particulier pour redonner une âme au quartier Saint-Jacques, dans le centre ancien.

Un quartier très sinistré... Le projet est ambitieux !

Ambitieux, oui, certainement, car il s'agit de transformer tout un quartier abandonné. Et d'y impliquer les habitants afin d'éviter la gentrification, comme cela s'est passé à Pékin, Paris, Stalingrad, Barcelone... Cet embourgeoisement urbain, la « boboification » des centres-villes, est un phénomène qui touche la majorité des villes. Délaissés par les propriétaires, les logements se dégradent ; ils sont ensuite abandonnés puis achetés peu à peu par les classes moyennes, des « arrivants » plus aisés qui s'approprient un espace initialement occupé par des habitants ou usagers moins favorisés.

Quelle est votre proposition ?

Venir sur place, identifier les habitants, les associations, les acteurs locaux du quartier, ses qualités, les besoins... avant qu'il



François Henot et Virginie Guillaume

ne soit trop tard. Nous sommes persuadés que, pour transformer un quartier, il faut penser la ville avec ses habitants. Ce qui implique qu'il faut tout d'abord aller à leur rencontre. D'où la création du collectif Nabuchodonosor, à la fois espace d'échanges et lieu de diffusion dont le thème central est l'espace de notre ville. Au-delà d'un collectif, c'est un laboratoire urbain pour mettre en commun différentes approches, analyses, réflexions et propositions, avec la participation d'un réseau multidisciplinaire, notamment associatif. Redécouvrir la ville, voilà ce que l'on propose.

À travers quels types d'actions ?

Nous avons été nomades la première année puisque nous n'avions pas de local, de lieu fédérateur. Depuis un an, nous avons le café Barnabu, sur la place Saint-Cyr, au cœur du quartier de Saint-Jacques. Un super quartier architecturalement parlant, avec des populations diverses. Mais la vie de Saint-Jacques s'est

éteinte avec ses commerces de proximité. Quand je suis arrivée, il y a six ans, il ne restait que la boulangerie, dans la rue Canterelle. Après avoir monté le collectif, organisé quelques actions sur le quartier, nous avons compris tout de suite qu'il nous fallait un lieu fédérateur. Nous avons trouvé cet ancien café de quartier. Il était fermé depuis quinze ans. La propriétaire a accepté de nous le prêter. En échange, nous le mettons, petit à petit, aux normes actuelles.

Comment fonctionne ce café ?

C'est un café associatif. Pour le fréquenter, il faut adhérer au collectif (5 € l'année). Il est ouvert le mercredi et ponctuellement pour des fêtes, des conférences, des ateliers... Tous les mercredis, de 15 h à 16 h, Annie, de l'association Courte Échelle, vient faire du soutien scolaire aux enfants du quartier. De 16 h à 17 h, la Croix-Rouge insertion vient y distribuer ses paniers de fruits et légumes que certains ont commandés. Il est ensuite ouvert aux adhérents jusqu'à 21 h. C'est devenu un lieu de rencontre, de vie, où l'on peut boire un café, lire un livre, échanger... C'est également un lieu de travail pour les membres du collectif.

Votre réseau associatif s'est ainsi agrandi ?

Oui, peu à peu. Nous travaillons désormais avec la crèche associative Arlequin, avec Autres Regards sur le Piémont-biterrois, AREpb, qui s'occupe d'environnement urbain. Par exemple, avec l'AREpb et les habitants de l'impasse du Chien, nous avons installé des bacs végétaux, de petits jardins. Nous y avons ensuite organisé un coucou festif avec les familles de la crèche Arlequin. Nous travaillons également avec la Cimade, qui œuvre pour les droits des réfugiés, le Groupement d'entraide mutualisé (Gem), qui aide les personnes isolées en souffrance psychique, l'école du quartier Gaveau-Macé. Bref, en deux ans, nous avons réussi à nous faire accepter, à attirer certains habitants, à les intéresser à notre projet.

Éco-hameau, Habitat participatif, Construire avec : la chose publique... Les thèmes de vos conférences intéressent-ils vraiment les habitants ?

Nos conférences sont, bien entendu, ouvertes à tous : habitants, professionnels de l'habitat et autres. Pour cela, nous les organisons avec des spécialistes, paysagistes ou architectes, qui viennent parler de leurs expériences, afin que le public puisse petit à petit intégrer notre démarche. Mais il est vrai que pour l'instant, la majorité de ceux qui viennent sont des personnes avisées. L'adhésion des habitants à notre démarche se fait surtout à travers nos actions : les ateliers, les résidences d'artistes, le Barnabu, notre journal papier, notre Grand Nabucho, une grande fête qui investit tout le quartier sous forme d'expositions, d'ateliers, de stands, d'animations... Et enfin, les Boum-boum, des fêtes mensuelles au bar pour des moments joyeux de vivre ensemble. Contact : collectif.nabucho@gmail.com et sur Facebook à Collectif Nabuchodonosor Béziers.



Redécouvrir
la ville, voilà
ce que l'on
propose.



Virginie Guillaume

Surveyor 1

LA RADIO QUI SONDE BÉZIERS

Sur la planète Saint-Jacques, Surveyor 1 s'est posée en mai 2016. Il s'agit d'une radio associative créée par quatre jeunes Biterrois accueillis en résidence par Nabuchodonosor. Ils souhaitent rester anonymes : « On fait parler les gens ; nous, on ne parle pas. » Leur sonde, quant à elle, continue à explorer, la radio à émettre, ou plutôt « le support nomade à aller collecter et diffuser des rencontres spatiales et intergalactiques ». Surveyor 1 a intégré le collectif et s'est installée au café Barnabu. Les quatre plus ou moins trentaines diffusent une émission par mois en live, de là où la sonde les porte. Dernièrement au Château Vargoz, lieu de résidence d'artistes à Sérignan où ce nouveau média biterrois a rencontré l'astrophysicien et philosophe des étoiles Henri Reboul, venu jouer le Naufragé de l'espace.

Pour saisir l'aventure spatiale de ces collecteurs de sons, rendez-vous sur surveyor-1.com ou sur le Facebook Radiosurveyor1.



FRANCE TURBO modèle Ola 11 kW - dimensions 1517x956x477 - Existe en simple face et double face.

Espace 34 Le poêle à bois contemporain

Zone commerciale Fréjorgues Ouest - 365 rue Hélène Boucher - Mauguio - 04 67 22 08 48



L'art brut SELON FERNAND MICHEL, DANS UN NOUVEAU MUSÉE À MONTPELLIER

Texte Myriem Lahidely Photos DR

Unique dans la région le musée qui a ouvert quartier des Beaux Arts au printemps, consacre 600m² et un jardin, à des oeuvres majeures de l'art brut – peintures, dessins, gouaches, objets, compositions ... Un art très divers dans ses formes, et souvent très coloré, qualifié d'art des fous, des rebelles, des marginaux, des autodidactes... « Des créateurs indépendants de toute culture artistique... depuis que Jean Dubuffet, le pape du mouvement, a récupéré certains de ces

artistes dans des asiles psychiatriques (1945) » explique Patrick Michel. Ce dernier a créé l'atelier-musée de Montpellier avec son frère Denis, pour rendre hommage à leur père, Fernand, relieur de métier devenu un « artiste zingueur » montpelliérain qui compte parmi les acteurs notoires du mouvement. L'ancienne maison familiale, où se trouve l'atelier paternel, abrite aujourd'hui des icônes telles que Aloïse Corbaz, Crépian, Adolf Wölfy, Carlo Zinelli, André Robillard, Augustin Lesage, Scottie Wilson... Pas moins de 250 artistes européens ou américains et 800 oeuvres sur les 2300 que l'ADABS (association pour le développement de l'art brut et singulier) a mis sept ans à réunir. « A peu près tous

les grands artistes exposés au musée de Lausanne, le plus grand au monde consacré à cet art, sont ici ». La collection, qui couvre la période historique de ce mouvement hors les codes (du début XX^e à aujourd'hui), fait du musée montpelliérain le troisième en Europe après Lausanne, et Villeneuve d'Ascq ouvert il y a quinze ans. ■

• *Atelier-musée, 1 rue Beauséjour à Montpellier. Tél : 04 67 79 62 22. Prochaine exposition : Yvon Taillandier, en janvier 2017.*

• *A voir aussi, l'exposition : Les oeuvres d'art brut de Jean et François Pous, Espace Dominique Bagouet, jusqu'au 15 janvier 2017.*



Stop box

LE CERCUEIL CONÇU PAR L'ARCHITECTE NICOLAS PERRIER OSE UN DESIGN MORTEL. *Texte Fabrice Massé Photos DR*

Il y a longtemps qu'artdeville souhaitait présenter dans ses pages le cercueil créé par l'architecte montpelliérain de l'agence So what. Repéré à l'occasion d'un précédent article sur les contraintes architecturales qui émaillent les règlements d'urbanisme, le talent de Nicolas Perrier dans le registre du design nous avait paru très... vivifiant.

Réalisé en 1999, c'est un test d'entrée : « Une commande d'embauche qui m'a été passée par l'agence autrichienne chez qui j'ai démarré. Ça les a emballés ! » raconte Nicolas. Littéralement comme on va le voir. Le patron de l'agence d'architecture, Armin Kathan, vient de perdre son père et il est navré de constater la pauvreté esthétique

dans le choix des cercueils. Sa décision est prise : « Je ne veux pas finir dans une telle boîte », explique-t-il en guise de brief à Nicolas Perrier. L'idée du boss est de fabriquer un objet assez joli pour que l'on puisse le garder chez soi et qu'il puisse servir à des usages variés en attendant l'heure fatidique : rangement, étagère...

Le côté morbide de son projet ? Le commanditaire en plaisante avec un ami. Les deux en conviennent : la Stop box servira au premier d'entre eux qui mourra. Quinze jours plus tard, l'ami en question tombe d'une échelle et casse sa pipe. À lui donc le sinistre honneur d'inaugurer le prototype. Cette « impatience » à expérimenter la Stop box n'a cependant réjoui personne. « C'est du mélange. L'une des

contraintes, explique Nicolas Perrier, était que l'objet devait pouvoir servir à la crémation. Il n'y a donc aucune visserie, aucune poignée en fer, elles sont incluses. Tout est assemblé par des chevilles de bois. On ne voulait pas que ça fasse bling bling dans l'urne ! »

Le modèle n'est pas déposé, avis aux amateurs. « Pour le protéger, il aurait fallu trouver un éditeur, mais dans le design, tout le monde copie. Et le marché de la mort est encore un tabou », regrette le designer.

Avec Ursulla, sa femme, ils ont également conçu des tabourets, des luminaires et des étagères, mais leur agence, So what (du titre célèbre de Miles Davis), se consacre principalement à l'architecture. Et dans un style résolument optimiste. ■

Un théâtre en centre-ville pour Montpellier ?

L'Opéra Comédie de Montpellier, place de la comédie © Marc Ginot



AVEC LES NOUVELLES RÈGLES DE LA RÉFORME TERRITORIALE, LES CARTES DE LA CULTURE SONT REBATTUES : LE DÉPARTEMENT ET LA MÉTROPOLE S'AFFRONTENT SUR LE TERRAIN DES COMPÉTENCES... ET LA QUESTION DE L'IMPLANTATION DU CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL (CDN) EN CENTRE-VILLE REFAIT SURFACE...



Le CDN souffre de son emplacement. Il se trouve en périphérie de la ville, à un endroit où le tram n'arrive pas. » Cette phrase est de Rodrigo Garcia, directeur du centre dramatique national (CDN) baptisé Humain trop humain (hTh). C'est une des raisons qu'il met en avant pour expliquer qu'il ne demandera pas le renouvellement de son contrat en 2018. Le metteur en scène, dont l'écriture bouscule les codes traditionnels du théâtre, pose ainsi la question de son accessibilité... géographique cette fois.

Mauvaise desserte

Le fait est que le tram Odysseum est situé à 25-30 mn de marche de Grammont. En soirée, le dernier bus de la ligne 9 au départ de Grammont est à 20h30. Et les parkings ne sont pas de taille suffisante. Une situation qui ne facilite pas l'accueil du public. Rodrigo Garcia explique que pour pallier cette mauvaise desserte, le théâtre a dû acheter un minibus de 9 places qui chaque soir fait des allers-retours depuis la ville jusqu'au théâtre.

Le constat est partagé par Jean-Claude Fall, ancien directeur du CDN de Montpellier de 1998 à 2010. L'argument est

Texte Étienne Loupiac *Photo* Marc Ginot - DR

simple : « Je ne connais pas de grande ville en France qui n'ait pas un théâtre de ville. Je pense à Lyon, à Marseille ou à Toulouse où il y en a plusieurs. C'est une nécessité pour une ville. Un théâtre de ville c'est un lieu de vie nocturne, un lieu d'animation... Ça entraîne beaucoup de choses autour. Alors que le théâtre des 13 Vents [NDLR : ancien nom de hTh] est un peu isolé, loin de tout. Il est à l'extrême limite du périmètre de la ville de Montpellier : on ne peut pas y accéder si on n'est pas en voiture. » Il existe certes une piste cyclable, mais de nuit, sa pratique est peu goûtée.

Pour des afters qui tiennent la route

Valérie Daveneau, directrice générale par intérim du domaine d'O, confirme l'importance de l'accessibilité : « Nous sommes particulièrement chanceux car nous avons une ligne de tramway qui dessert deux stations et alimente les entrées sud et nord, ainsi que des parkings particulièrement adaptés à nos jauges : un parking entrée sud et plusieurs entrées nord. C'est vraiment ce qui fait notre force. Nos salles se remplissent aussi grâce à ces vecteurs-là. » Avec quelques limites toutefois « sur les festivals d'été comme Les Nuits d'O, quand il y a une troisième partie de soirée. On a demandé plusieurs fois à la TAM de pouvoir s'organiser sur l'heure du dernier tramway. On n'a pas vraiment réussi, mais c'est toujours un projet. Les liens sont conservés et on ne désespère pas ».

Emmanuel Négrier, directeur de recherche CNRS en science politique à l'Université de Montpellier 1, voit les choses de manière plus nuancée. Pour lui, le site de Grammont est « effectivement excentré, mais pour les fins de soirée, ce n'est pas un lieu totalement inadapté. Quand on voit les problèmes que rencontre un lieu comme la Panacée à faire des afters qui tiennent la route, c'est-à-dire qui se déroulent au-delà de minuit ou 1 heure de matin. Dans le rapport au voisinage, c'est très compliqué. »



Le théâtre de la Cité à Toulouse



La salle Molière de l'Opéra de Montpellier programme essentiellement de la musique

«
 Quand
 Dominique
 Baudis a voulu
 ce théâtre, il y
 avait un désir
 fondamental
 de l'avoir au
 centre-ville
 »

Agathe Mélinand, codirectrice avec Laurent Pelly du théâtre national de Toulouse (TNT), connaît bien le CDN de Montpellier. L'ancien directeur du TNT, Jacques Nichet, l'a dirigé pendant plusieurs années. Elle est formelle : « Il y a de gros problèmes de desserte pour aller au Théâtre des 13 Vents, c'est un problème pour les spectateurs. Si on se retrouve excentré, ce n'est pas simple de faire du théâtre ! La demande [de Rodrigo Garcia] est légitime. Encore faut-il que la Ville, la Métropole, la Région et l'État en aient envie. » Pour exemple, elle explique la genèse du TNT : « Quand l'ancien maire de Toulouse, Dominique Baudis, a fait ce théâtre – c'est vraiment lui qui l'a voulu –, il y avait un désir fondamental d'avoir ce théâtre au centre-ville. À l'époque, Jacques Rosner, directeur du CDN de 1985 à 1995, et lui ont commandé à Alain Sarfati, architecte, la construction du TNT. Vu le peu de surface au sol, seulement 2 400 m², l'idée de construire un théâtre de la cité, au cœur de la cité a été un challenge. Évidemment, on peut imaginer qu'une des composantes du succès public du TNT est sa proximité. »

Mais la question de la localisation du CDN n'est pas la seule. Jean-Claude Fall l'affirme : « Le problème à Grammont, c'est d'être dans un lieu trop petit. On aurait pu multiplier par deux ou par trois la fréquentation avec un théâtre de ville. On aurait pu augmenter la jauge en ayant deux salles. Un théâtre où il n'y en a qu'une salle, c'est un problème parce qu'on ne peut pas y programmer les petites formes. » Un handicap que le CDN de Toulouse ne subit pas, avec trois salles de spectacle de 880, 250 et 70 places. Selon Agathe Mélinand, ce serait « le plus gros équipement théâtral de la nouvelle région Occitanie ».

Jean-Claude Fall se rappelle : « Quand Frêche [ancien maire de la ville] a voulu le CDN à Montpellier – ce qui était une très bonne chose pour tout le monde –, il y avait un lieu provisoire, la salle à Grammont. Ce lieu provisoire est resté celui du CDN, alors qu'il n'était pas du tout prévu pour être définitif. »

L'implantation du CDN reste donc un débat ouvert. Philippe Saurel, maire de Montpellier et président de la Métropole, défend son transfert au domaine d'O. Une proposition qu'observe Valérie Daveneau avec prudence : « C'est un petit peu tôt, on est tellement pris dans la tourmente, dans le cadre de la loi NOTRe. » Pour Emmanuel Négrier, l'idée est défendable : « Après tout, on est en plein quartier Malbosc, la Paillade n'est pas loin, cela a un sens. On est là, non pas dans un no man's land résidentiel, mais au cœur même de la croissance résidentielle montpelliéraine. »

Jean-Claude Fall s'interroge et avertit : « Si cela ne faisait pas un théâtre de moins, je trouverais l'idée très bonne. Mais il ne faut pas que cela soit une raison d'abandonner celui des 13 Vents. Ce théâtre doit rester un théâtre où il faut développer un projet théâtral, par exemple un centre de recherche. » ■



Emmanuel Négrier
© Edouard Hannoteaux

EMMANUEL NÉGRIER, DIRECTEUR DE RECHERCHE CNRS EN SCIENCE POLITIQUE⁽¹⁾ À L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER 1, EST L'AUTEUR DE PLUSIEURS ÉTUDES SUR LES PUBLICS DE LA CULTURE. ARTDEVILLE A SOLlicitÉ SON EXPERTISE.

Rodrigo Garcia plaide pour l'installation du CDN de Montpellier en plein centre-ville, qu'en pensez-vous ?

C'est une vraie question. Je me souviens que dans les années 70, il en avait été question près de la gare sur l'emplacement du Régent, un ancien cinéma. À cette époque, il y a eu de la part de la municipalité une réserve sur l'idée de voir débarquer les théâtres, le public du théâtre en plein centre-ville... Donc plutôt une réaction de réserve.

Pour quelles raisons ?

Mais parce que le milieu théâtral de l'époque n'était pas aussi policé qu'il ne l'est aujourd'hui. Pour pouvoir s'intégrer à la politique de la ville de Montpellier et celle de [son maire] Georges Frêche en particulier. Georges Frêche n'avait pas à l'égard de la culture la stratégie qu'il a petit à petit adoptée à partir des années 83, lors de ses deuxième et troisième mandats. La localisation en centre-ville, c'est l'idée de la pratique hypertraditionnelle de l'opéra, du théâtre ou du concert d'une espèce de bourgeoisie urbaine élargie aux étudiants, naturellement, et qui a une pratique culturelle généralement à pied. C'est une image datée du public de la musique classique, du théâtre, du spectacle vivant en général. Notre enquête sur le public de l'orchestre et de l'Opéra de Montpellier montre que la population strictement montpelliéraine est minoritaire dans le public de l'opéra et de l'orchestre. Le public majoritaire, c'est le public de la Métropole hors Montpellier. Proposer une localisation d'hypercentralité du vieux Montpellier pour le théâtre, si l'idée c'est se rapprocher de son public, elle pose question. Cela suppose que le public du théâtre est au centre-ville, ce qui n'est pas vrai.

Comment se rapprocher de nouveaux publics ?

Il y a un vrai enjeu de rapport au public, de renouvellement des publics et ce qu'on a pu observer, c'est que dans la stratégie des

festivals, notamment ceux qui sont très identifiés à un lieu, la stratégie pour toucher de nouveaux publics était une pratique de délocalisation. Autrement dit, la question de l'implantation du théâtre à Montpellier n'est pas simplement une question du lieu principal, mais aussi de la stratégie de délocalisation. Parce que pour aller chercher des nouveaux publics, il faut se déplacer. On l'a vu, par exemple, sur le cas de l'Orchestre et sur la programmation délocalisée à La Vignette : quand vous programmez à La Vignette, c'est vrai que d'un seul coup la physionomie du public change. La stratégie hors les murs est payante en termes de renouvellement du public.

C'est vrai pour les festivals, est-ce possible de envisager plus largement pour les théâtres ?

C'est vrai pour les bibliothèques, les sociologues des publics des bibliothèques montrent que quand on est à 10 mn, quand on sort d'un rayon de 10-15 mn à pied d'une bibliothèque, cela devient plus difficile pour le public de repérer les lieux, de s'y rendre sauf s'il cela fait partie de son parcours loisir-habitat ou habitat-travail. **Propos recueillis par Étienne Loupiac**

>>> Sur le même sujet, l'éditorial de Fabrice Massé (page 3)

(1) au Centre d'études politiques de l'Europe latine.

- *Les publics des festivals*, (dir. avec A. Djakouane et M. Jourda) Paris : Éditions Michel de Maule 2010.

- *Festivals de musique(s), un monde en mutation*, Paris : Éditions Michel de Maule 2013, coordination avec Lluís Bonet et Michel Guérin, et sortie simultanée en anglais sous le titre *Music Festivals : a Changing World*, chez le même éditeur.

- *Les musiques du monde et leur(s) public(s)*. Marseille : Le Mot et le Reste, 2014.

« Cultural Studies »

ARTDEVILLE A DONNÉ CARTE BLANCHE À LA COMPAGNIE PRIMESAUTIER POUR QU'ELLE PRÉSENTE SON TRAVAIL EN COURS.

Texte Jean Constance Photo DR



Depuis de nombreuses années, la compagnie Primesautier, basée à Montpellier, élabore un théâtre où s'entremêlent scènes de la vie quotidienne et réflexions philosophiques ou sociologiques. Elle travaille ainsi sa matière en confrontant des œuvres d'intellectuels au monde contemporain. Par des enquêtes qu'elle mène directement sur divers terrains (monde scientifique, étudiants en cité universitaire, populations de quartiers stigmatisés...), elle donne aux habitants de ces lieux un véritable rôle qui vient questionner les règles sociales à l'œuvre dans leur existence. Dans ses mises en scène, Primesautier intègre par ailleurs des comédiens qui s'interrogent sur la pièce qu'ils sont en train de jouer, qui discutent le propos qu'ils sont en train de livrer au spectateur.

Les derniers travaux de cette compagnie s'articulent autour de l'œuvre du sociologue Richard Hoggart, connu pour ses recherches sur les classes populaires anglaises, ainsi que pour son initiation du courant des « Cultural Studies ». Publié

en Angleterre en 1957 et traduit en France en 1970, sous la direction de Jean-Claude Passeron, proche allié de Pierre Bourdieu à l'époque. *La Culture du pauvre* (Éditions de Minuit) est un ouvrage que la compagnie Primesautier s'est approprié en l'adaptant dans deux pièces intitulées « Mais il faut bien vivre » et « Le Principe du truc ». Tantôt théâtre intellectuel, tantôt théâtre populaire, les genres se mêlent autant dans une pièce que dans l'autre. Et, au sein des critiques et du public, le débat s'emmêle parfois entre deux accusations : celle de populisme d'une part et celle d'élitisme de l'autre. Certes, Primesautier, à travers l'œuvre de Hoggart, s'est prêté à rendre compte de la vie des milieux populaires. Mais c'est à une réflexion bien plus complexe que s'attache la compagnie : celle de montrer les logiques d'enfermement et d'émancipation propres à toute culture dominée.

Il ne s'agit donc pas de simplement décrire la vie des milieux populaires, mais de mettre en perspective des pratiques de classes et de montrer les rapports que ces classes sociales entretiennent avec le reste du monde. Dans une ambiance politique très contemporaine qui tend à affirmer que ces classes sociales n'existent plus, la compagnie Primesautier semble, elle, chercher à réinterroger cette hypothèse. En allant explorer la vie quotidienne des classes populaires d'un début de XX^e siècle anglais, elle ne cesse de nous parler d'un monde social très actuel, imprégné de différenciations, et dont la sociologie contemporaine, en partie héritière de Hoggart, rend compte de manière régulière.

Primesautier se distingue alors nettement d'un autre théâtre (peut-être populiste

celui-là) qui ne se sert des pratiques populaires que pour en faire une plaisanterie distrayante. Le théâtre Primesautier refuse d'enfermer les manières de vivre du peuple dans une moquerie de surface qui vise à faire s'esclaffer un public avant que celui-ci ne retourne à ses occupations. Il cherche davantage à faire réfléchir sur le sens ou le non-sens des gestes, des expressions populaires toutes faites, des habitudes de classes, des modes vestimentaires ou décoratives. Ces manières d'être, si elles sont parfois drôles, disent aussi à quel point il est difficile de se sortir des choses apprises, de s'émanciper de ses goûts, aussi détestables soient-ils, de se libérer d'une culture qui semble signer définitivement l'identité d'un individu à un groupe.

Cette réflexion en train de se dérouler sur scène ne peut cependant résumer le travail de la compagnie. Car le théâtre Primesautier n'est pas une conférence sociologique ou philosophique. C'est davantage la mise en perspective d'une tragédie à laquelle le metteur en scène, Antoine Wellens, est très attaché. « Le tragique, explique-t-il, c'est de ne pas comprendre l'ensemble de ce qui fait l'être ou le monde. » En ce sens, la question centrale qui demeure sur cette scène, c'est celle qui ne cesse d'interroger le sens, jamais circonscrit, des choses que nous vivons. Que ce soit l'enfermement dans une culture (« Mais il faut bien vivre », « Le Principe du truc »), les tentatives d'émancipation d'une jeunesse contemporaine (« Bâtiment B, chambre 214 ») ou encore les tribulations de scientifiques en proie à leurs budgets de recherche (« L'Art (n') e(s)t (pas) la science »), Primesautier n'a de cesse de mettre en scène cette question des murs qui toujours nous entourent et au milieu desquels nous rêvons, avec les moyens qui sont les nôtres, d'un au-delà toujours insaisissable. ■



DOCUMENTS D'ARCHIVES DU 9^{ÈME} AU 20^{ÈME} SIÈCLE, TABLEAUX, PHOTOS,
TOUT UN TRÉSOR SUR L'HISTOIRE DE L'HÉRAULT DÉVOILÉ
POUR LA PREMIÈRE FOIS AU PUBLIC

HÉRAULT

2000 ANS D'HISTOIRE



**Visites
guidées**
les mercredis
et samedis
à 14h30

LA GRANDE EXPO

DU 20 OCTOBRE AU 14 JANVIER 2017

Du mardi au samedi de 10h à 19h
Entrée libre et gratuite

pierresvives
Domaine Départemental · Montpellier

pierresvives.herault.fr



CŒUR DE VILLE EN LUMIÈRES

1-2-3 DÉC 2016

9 FRESQUES LUMINEUSES ET SONORES

DANS LE CENTRE-VILLE DE MONTPELLIER DE 18H30 À 22H

Ville de Montpellier - Direction de la Communication - octobre 2016



André DELJARRY
Président de la CCI de Montpellier
Vice-Président de la CCI régionale

Philippe SAUREL
Maire de la Ville de Montpellier
Président de Montpellier Méditerranée Métropole